

Malpertuis et l'ambiguïté dans les films d'Harry Kümel

Huguette Poitras

Number 74, October 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51424ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poitras, H. (1973). Malpertuis et l'ambiguïté dans les films d'Harry Kümel. *Séquences*, (74), 22–24.

MALPERTUIS et l'ambiguïté dans les films d'Harry Kümel

Huguette Poitras

Un enfant belge, du nom de Harry, était fasciné comme nous tous par les contes de fées. L'adolescent Kümel, fervent lecteur d'histoires mystérieuses à la Poe, adapta en un court métrage un conte d'Andersen. Et le cinéaste Harry Kümel, croyant plus que jamais aux contes et aux légendes, en retient dans ses films l'atmosphère de rêve, de mystère et d'ambiguïté.

Son premier long métrage, *Monsieur Hawarden* (1968) est donc un film sur l'ambiguïté et la dualité des êtres. Monsieur Hawarden est une femme à la recherche de son identité. Quand elle se déshabille, elle est une femme, mais pour les autres elle est Monsieur Hawarden. Et là encore, son déguisement n'en est pas un. La dualité est beaucoup plus profonde et devient tellement insupportable qu'elle en meurt. Pourtant, en surface, tout est calme et rassurant dans cette maison flamande bourgeoise du 19^{ème} siècle. Ce qui rend l'angoisse des angoissés davantage déchirante. Mais *Monsieur Hawarden* est un film d'une sobriété classique, en noir et blanc. Kümel y perpétue la tradition des peintres flamands, où rien dans les apparences ne laisse présager le conflit des âmes : visages ronds; regards tranquilles; maisons reluisantes d'ordre et de propreté, reflets de l'aisance matérielle des maîtres. Toute agitation est souterraine car l'âme ne se contente pas toujours de ces extérieurs. Donc, l'accueil fait à ce film fut plutôt mitigé.

Alors Harry Kümel céda à la commercialité (probablement pour payer les dettes de son premier film). Il fit, sur commande et à la hâte (en six mois) *Le Rouge aux lèvres* (*Daughters of Darkness*) (1970) avec Delphine Seyrig, Danielle Ouimet et John Karlen. Il s'agit d'un film d'horreur avec vampires. Cette fois, il y a des couleurs, et

surtout beaucoup de *rouge*. Malheureusement, *Le Rouge aux lèvres* ne dépasse pas le stade du film d'horreur bâclé, long et lourd, que la présence d'un détective à bicyclette réussit à peine à alléger. Les seuls lieux communs avec *Monsieur Hawarden* sont les femmes de chambre fatalement assassinées, une étrange et maléfique amitié entre deux femmes, des identités obscures et sans âge et des dualités hommes-femmes. Mais, il n'y a plus cette recherche inquiète et angoissée de Monsieur Hawarden et la "mère" du jeune époux n'est qu'un travesti.

Finalement, Kümel a fait un compromis entre la sévérité métaphysique de *Monsieur Hawarden* et le vide coloré du *Rouge aux lèvres*. Il en est résulté *Malpertuis* (1972), sélectionné à Cannes la même année. Malpertuis signifie le mauvais passage ou représente le repaire du renard dans les légendes. Malpertuis est une maison de mystères sous le signe de la Destinée où bien sûr de nombreux dédoublements sont opérés. Il faudrait presque en faire un tableau synoptique pour s'y retrouver. De Malpertuis, un oncle qui se déclare "plus puissant que le destin", orchestre une succession d'événements : depuis l'apparition de son neveu Yann (Mathieu Carrière), en passant par l'écroulement mystérieux de sa maison natale, la poursuite d'une jeune chanteuse de cabaret (Sylvie Vartan) qu'il prend pour sa soeur Nancy et qui le conduit sur les lieux de son enlèvement, organisé avec la collaboration de l'oncle Charles (Michel Bouquet), jusqu'à son réveil à Malpertuis, sous les yeux attendris de Nancy (Susan Hampshire) qui essaie de le convaincre de rester avec elle en attendant la mort de l'oncle Cassave (Orson Welles). Yann y restera enchaîné à une destinée qu'il ne contrôle pas.

A Malpertuis, tout n'est que mystère derrière des portes ouvrant sur d'autres portes, escaliers en colimaçon à l'infini ou formant dans le vide des figures géométriques sans but, couloirs éternels, pierres suintantes et moisissures dans le sombre-obscur où retentissent en écho des cris de rats. Son maître, l'oncle Cassave, est un monstre (ou un génie) qui voulait changer le monde et faire de Malpertuis le berceau d'une nouvelle civilisation, une super-race humaine. Il a choisi son neveu Yann comme successeur à qui il a désigné "un double" de Nancy comme compagne de reproduction. Mais cette divine beauté affiche froideur et indifférence à l'égard de Yann qui cherche consolation dans les bras du "triple" de Nancy, Alice, une des trois soeurs envoûtées par le maître de Malpertuis. Avant de mourir, l'oncle dicte ses dernières volontés du fond de son lit drapé de satin rouge : tous ses héritiers devront habiter, jusqu'à leur mort, Malpertuis où rien ne devra changer. Pour tromper un ennui mortel, ceux-ci se divertissent en comptant leur fortune de florins et de deniers et seule la femme de Charles se demande à quoi sert autant d'argent sans pouvoir en profiter. Pendant ce temps, Yann arpente escaliers et couloirs, explorant la sinistre demeure. Mais Alice (Susan Hampshire) possédant la clé d'une chambre d'amour lui fera oublier pour un temps sa triste destinée. Cependant la déesse (Susan Hampshire) s'en offusque et s'enfuit de Malpertuis. Nancy s'évade aussi après la mort de son fiancé (Daniel Pilon) et une folie collective s'empare alors des habitants réduits à l'état de bêtes sauvages qui poursuivent frénétiquement Yann à travers les bois, sortant tous irrémédiablement de Malpertuis. Ce qui suit demeure un peu confus. Un Prométhée (Jean-Pierre Cassel) se fait dévorer le foie par un aigle et l'empaillleur, seul ami de l'oncle, gardien des bocaux contenant les "créatures" dans du formol, veut empailler Yann "au long squelette et à la peau douce". Celui-ci n'est sauvé par la divine Gorgone (Susan Hampshire), déesse de l'amour et de la mort, que pour être transformé en statue après le baiser fatal. La fin du film nous apprend qu'il s'agissait du kidnapping des derniers dieux grecs (? !), que l'oncle avait enfermés à Malpertuis, une histoire inventée par un spécialiste des ordinateurs "en repos" dans une maison psychiatrique et qui, au moment d'en sortir, sous le regard de l'infirmière (Sylvie Var-

tan) s'engage dans les corridors de l'hôpital conduisant aux longs couloirs de Malpertuis à la rencontre de "son double", Yann, qui s'avance vers lui. Et le mauvais rêve recommence ou continue...

Faut-il voir des implications psychologiques et surtout freudiennes dans ces dédoublements incestueux de la soeur en amante puis en femme déesse et idole ? de l'homme "malade" en une création de son imagination et de son infirmière en entraîneuse de cabaret ? Quoiqu'il en soit, c'est là probablement ce qui sauve *Malpertuis* de la catégorie des "films d'horreur" pour le placer à un niveau plus "intellectuel". Car *Malpertuis* est aussi une analyse de la cupidité des hommes (les héritiers) et de leurs rêves qui les conduisent à des actions diaboliques (Cassave-Hitler ? !). Un peu aussi un tableau du monde où une minorité se sert de la majorité en faisant miroiter des promesses de confort et de luxe pour mieux l'asservir. Et aussi ce besoin d'évasion de l'homme, d'autant plus qu'il est confiné dans une fonction donnée (Yann). Malheureusement, l'interprétation des comédiens (pourtant chevronnés) laisse à désirer. Susan Hampshire réussit, sans nous convaincre,

Le Rouge aux lèvres



à s'en tirer avec succès dans ce "triple" rôle. Mathieu Carrière y fait pâle figure de héros tandis qu'Orson Welles et Jean-Pierre Cassel sont relégués au second plan et Michel Bouquet ne va pas à la cheville d'un de ses personnages chez Chabrol. Faut-il blâmer le metteur en scène et sa direction artistique ? Mais ce qui sauve surtout ce film, c'est le talent extraordinaire de Kùmel pour la photographie. Il y continue l'hommage cinématographique aux peintres flamands si bien commencé avec *Monsieur Hawarden* : de l'opulence tranquille de la cuisine d'où montent des plateaux chargés de mets succulents aux brumes douces et grises des Pays-Bas et de la Belgique, estompant toutes limites et créant cette atmosphère mystérieuse et incertaine où dominent des forces obscures aussi puissantes que la destinée elle-même. Ces pays dont les frontières terre/eau se confondent dans les odeurs humides d'eaux dormantes,

berceaux de contes et de légendes, de secrets bien cachés derrière des visages impassibles dans des maisons impeccables.

Kùmel est probablement, à cause de cela, un des futurs grands cinéastes belges. Il reste à souhaiter qu'il ne tombe pas trop souvent dans l'appât de la facilité commerciale car en voulant plaire à tout le monde, on ne plaît finalement à personne. Dixit La Fontaine.

GÉNÉRIQUE : Réalisation : Harry Kùmel. — Scénario : Jean Ferry, d'après le roman de Jean Ray. — Images : Gerry Fisher — Musique : Georges Delerue — Interprétation : Mathieu Carrière (Yann), Orson Welles (Cassave), Michel Bouquet (Dideloo), Susan Hampshire (Nancy, Alice, Euryle), Jean-Pierre Cassel (Lampénisse), Daniel Pilon (Mathias), Sylvie Vartan (Bets). — Origine : Franco-belge 1971. — 110 minutes.

